

CINNA

ou la CLÉMENCE D'AUGUSTE
TRAGÉDIE

CORNEILLE, Pierre

1643

CINNA
ou la CLÉMENCE D'AUGUSTE
TRAGÉDIE

**Imprimé à Rouen aux dépens de l'auteur et se vendent. À
PARIS, Chez Toussaint Quinet, au Palais, sous la montée de la
cour des Aides.**

M. DC. XLIII. AVEC PRIVILÈGE DU ROI
Représenté pour la première fois en 1639 à l'Hôtel de
Bourgogne.

À MONSIEUR DE MONTORON.

Monsieur,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles et si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette histoire que j'ai mise sur notre théâtre, elles se soient tour à tour entre-produites dans son âme. Il avait été si libéral avec Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'une extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner, et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait peut être gagné par les premiers ; de sorte qu'il est vrai de dire, qu'il eut été moins clément envers lui s'il eut été moins libéral, et qu'il eut été moins libéral s'il eut été moins clément. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait d'une l'une de ses héroïques vertus qu'à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque dans cette action ce grand Prince les a si bien attachées, et comme unis l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre ? Vous avez des richesses, mais vous savez jouir, et vous en jouissez d'une façon si noble, si relevée, et tellement illustre, que vous forcés la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement, que de vous envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie que je pense être ne possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un, et lorsque je donne des louanges, ce qui m'arrive assez rarement, c'est avec tant de retenue, que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeants, que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage, qu'il a si dignement soutenu dans le profession des armes à qui vous avez donné vos premières années, ce sont des choses connues de tout le monde : je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre main tant de bonnes familles ruinées par les désordres de nos guerres, ce sont des choses que vous voulez tenir cachées : je dirai seulement un mot de ce que vous avez particulièrement de commun avec Auguste. C'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme, et règne sur l'autre, et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances, c'est dis-je que cette générosité à l'exemple de ce grand Empereur prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé leurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange stérile. Et certes, vous avez traité quelques unes de nos Muses avec

tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres, et qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez donc bon, MONSIEUR, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fait de ce poème; que 'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront, que le généreux Monsieur de Montoron par une libéralité inouïe en ce siècle s'est rendu toutes les Muses redevables et je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obligé serviteur.

CORNEILLE.

Seneca Lib. I, De Clementia, chapitre IX.

Divus Augustus mitis fuit Princeps, si quis illum a Principatu suo aestimare incipiat : In communi quidem Republica, duodevicesimum egressus annum, jam pugiones in sinu amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii consulis latus petierat, jam fuerat Collega proscriptionis ; sed quum annum quadragesimum transisset, et in Gallia moraretur, delatum est ad eum indicium, L. Cinnam, stolidi ingenii virum, insidias ei struere. Dictum est et ubi, et quando, et quemadmodum aggredi vellet. Unus ex consciis deferebat ; statuit se ab eo vindicare. Consilium amicorum advocari jussit. Nox illi inquieta erat, quum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, quum M. Antonio proscriptionis edictum inter coenam dictarat. Gemens subinde voces varias emittebat et inter se contrarias : Quid ergo ? Ego percussorem meum securum ambulare patiar, me sollicito ? Ergo non dabit poenas, qui tot civilibus bellis frustra petatum caput, tot navalibus, tot pedestribus proeliis incolume, postquam terra marique pax parta est, non occidere constituat, sed immolare ? Nam sacrificantem placuerat adoriri. Rursus silentio interposito, majore multo voce sibi quam Cinnae irascebatur : Quid vivis, si perire te tam multorum interest ? Quis finis erit suppliciorum ? Quis sanguinis ? Ego sum nobilibus adolescentulis expositum caput, in quod mucrones acuunt. Non est tanti vita, si, ut ego non peream, tam multa perdenda sunt. Interpellavit tandem illum Livia uxor, et : Admittis, inquit, muliebri consilium ? Fac quod medici solent ; ubi usitata remedia non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc profecisti : Salvidium Lepidus secutus est, Lepidum Muraena, Muraenam, Caepio, Caepionem Egnatius, ut alios taceam quos tantum ausos pudet ; nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignosce L. Cinnae ; deprehensus est ; jam nocere tibi non potest, prodesse famae tuae potest. Gavisus sibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit ; renuntiari autem extemplo amicis quos in consilium rogaverat imperavit, et Cinnam unum ad se accersit, dimissisque omnibus e cubiculo, quum alteram poni Cinnae cathedram jussisset : Hoc, inquit, Primum a te peto, ne me loquentem interpelles, ne medio sermone meo proclames ; dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, quum in hostium castris invenissem, non factum tantum mihi inimicum, sed natum, servavi ; patrimonium tibi omne concessi ; hodie tam felix es et tam dives, ut victo victores invideant : sacerdotium tibi petenti, praeteritis, compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Quum sic de te meruerim, occidere me constituisti. Quum ad hanc vocem exclamasset Cinna, procul hanc ab se abesse dementia : Non praestas, inquit, fidem, Cinna ; convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras." Adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esset

ferrum ; et quum defixum videret, nec ex conventionem jam, sed ex conscientia tacentem : Quo, inquit, hoc animo facis ? Ut ipse sis princeps ? Male, mehercule, cum republica agitur, si tibi ad imperandum nihil praeter me obstat. Domum tuam tueri non potes ; nuper libertini hominis gratia in privato iudicio superatus es. Adeo nihil facilius putas quam contra Caesarem advocare ? Cedo, si spes tuas solus impedio, Paulusne te et Fabius Maximus et Cossi et Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania nomina praefertentium, sed eorum qui imaginibus suis decori sunt ? Ne totam eius orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum esse constat, quum hanc poenam qua sola erat contentus futurus, extenderet : Vitam tibi, inquit, Cinna, iterum do, prius hosti, nunc insidiatori ac parricidae. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debeas. Post haec detulit ultro consulatum, questus quod non auderet petere ; amicissimum, fidelissimumque habuit ; haeres solus fuit illi ; nullis amplius insidiis ab ullo petitus est.

Livre I de ses Essais, chapitre XXIII.

L'empereur Auguste, étant en la Gaule, reçut certain avertissement d'une conjuration que lui brassait L. Cinna : il délibéra de s'en venger, et manda pour cet effet au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuit d'entre deux, il la passa avecques grande inquiétude, considérant qu'il avait à faire mourir un jeune homme de bonne maison et neveu du grand Pompeius, et produisait en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoi doncques, disait il, sera il vrai que je demeurerai en crainte et en alarme, et que je laisserai mon meurtrier se promener cependant à son aise ? S'en ira il quitte, ayant assailli ma tête, que j'ai sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et après avoir établi la paix universelle du monde ? Sera il absout, ayant délibéré non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier ? » car la conjuration était faite de le tuer comme il ferait quelque sacrifice. Après cela, s'étant tenu coi quelque espace de temps, il recommençait d'une voix plus forte, et s'en prenait à soi-même : « Pourquoi vis tu, s'il importe à tant de gens que tu meures ? N'y aura il point de fin à tes vengeances et à tes cruautés ? Ta vie vaut elle que tant de dommage se fasse pour la conserver ? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils reçus ? lui dit elle : fais ce que font les médecins ; quand les recettes accoutumées ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par sévérité, tu n'a jusques à cette heure rien profité : Lepidus a suyvi Salvidienus ; Murena, Lepidus ; Caepio, Murena ; Egnatius, Caepio : commence à expérimenter comment te succéderont la douceur et la clémence. Cinna est convaincu, pardonne-lui ; de te nuire désormais, il ne pourra, et profitera à ta gloire. » Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un avocat de son humeur, et ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avait assignés au conseil, commanda qu'on fit venir à lui Cinna tout seul ; et ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, et fait donner un siège à Cinna, il lui parla en cette manière : « En premier lieu, je te demande, Cinna, paisible audience ; n'interromps pas mon parler : je te donnerai temps et loisir d'y répondre. Tu sais, Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'étant fait mon ennemi, mais étant né tel, je te sauvai, je te mis entre mains tous tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aisé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyai, l'ayant refusé à d'autres, desquels les pères avaient toujours combattu avecques moi. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer. » À quoi Cinna s'étant écrié qu'il était bien éloigné d'une si méchante pensée : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avais promis, suivit Auguste ; tu m'avais assuré que je ne serai pas interrompu. Oui, tu as entrepris de me tuer en tel lieu, tel jour, en tel compagnie, et de telle façon. » Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le

marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, ajouta il, le fais-tu ? Est ce pour être Empereur ? Vraiment il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moi qui t'empêche d'arriver à l'Empire. Tu ne peux pas seulement défendre ta maison, et perdis dernièrement un procès par la faveur d'un simple libertin. Quoi ! N'as tu pas moyen ni pouvoir en autre chose qu'à entreprendre César ? Je le quitte, s'il n'y a que moi qui empêche tes espérances. Penses-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse ? » Après plusieurs autres propos (car il parla à lui plus de deux heures entières) : « Or va, lui dit il, je te donne, Cinna, la vie à traître et à parricide, que je te donnai autrefois à ennemi ; que l'amitié commence de ce jourd'hui entre nous ; essayons qui de nous deux de meilleure foi, moi t'aie donné ta vie, ou tu l'aies reçue. » Et se départit d'avecques lui en cette manière. Quelque temps après, il lui donna le consulat, se plaignant de quoi il ne lui avait osé demander. Il l'eut depuis pour fort ami, et fut seul fait par lui héritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantième an de son âge, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entreprise contre lui, et reçut une juste récompense de cette sienne clémence.

ACTEURS

OCTAVE-CÉSAR AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÉMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Émilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE

Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
5 Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire ;
Durant quelques moments souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
10 Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré ;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, et l'effet de sa rage,
15 Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
20 Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien :
25 D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ;
L'issue en est douteuse, et le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
30 Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.
35 Ah ! Cesse de courir à ce mortel danger ;
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs

40 La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père ?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort ?
45 Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus :
Lui céder, c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte :
50 Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ;
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCÈNE II.

Émilie, Fulvie.

ÉMILIE

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
55 S'il me veut posséder, Auguste doit périr :
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE

Elle a pour la blâmer une trop juste cause :
Par un si grand dessein vous vous faites juger
60 Digne sang de celui que vous voulez venger ;
Mais encore une fois souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie.
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;
65 Sa faveur envers vous paraît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée ;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;
70 Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses :
75 Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage ;
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
80 J'achète contre lui les esprits des Romains ;
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE

85 Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi :
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,
90 Qu'à son ambition ont immolé ses crimes,
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre :
95 Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÉMILIE

Quoi ? Je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?
Et je satisferai des devoirs si pressants
100 Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;
Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.
105 C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parents
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie :
110 « La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie ;
On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;
Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
115 Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÉMILIE

Ah ! Tu sais me frapper par où je suis sensible.
Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
120 La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose :
Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose ;
Et mon devoir confus, languissant, étonné,
Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.
125 Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;
Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe :
Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,
130 Qui méprise sa vie est maître de la sienne.
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ;
La vertu nous y jette, et la gloire le suit.

Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;
135 Cinna me l'a promis en recevant ma foi ;
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire,
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui ;
140 Et c'est à faire enfin à mourir après lui.

SCÈNE III.

Cinna, Émilie, Fulvie.

ÉMILIE

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA

145 Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ;
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
150 Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père comme vous.

ÉMILIE

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
155 Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
160 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
"Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;
165 Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
170 Combien de fois changé de partis et de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi ! "
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
175 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,

Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
 Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
 Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
 180 Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;
 185 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
 Romains contre Romains, parents contre parents,
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
 J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
 190 De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
 Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
 Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;
 Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
 Pour en représenter les tragiques histoires.
 195 Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
 Rome entière noyée au sang de ses enfants :
 Les uns assassinés dans les places publiques,
 Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
 Le méchant par le prix au crime encouragé,
 200 Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
 Et sa tête à la main demandant son salaire,
 Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
 Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
 205 Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
 De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
 Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
 Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
 210 À quels frémissements, à quelle violence,
 Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
 Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
 Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
 Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
 215 J'ajoute en peu de mots : "Toutes ces cruautés,
 La perte de nos biens et de nos libertés,
 Le ravage des champs, le pillage des villes,
 Et les proscriptions, et les guerres civiles,
 Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
 220 Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
 Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
 Puisque de trois tyrans, c'est le seul qui nous reste,
 Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
 Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
 225 Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître ;
 Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
 Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
 Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
 Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
 230 Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
 Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
 Justice à tout le monde, à la face des dieux :
 Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;

C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;
 235 Et je veux pour signal que cette même main
 Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
 Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
 Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
 Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
 240 Des illustres aïeux de qui vous êtes nés."
 A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
 Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
 L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
 L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
 245 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
 L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
 Prête au moindre signal que je voudrai donner.
 Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
 250 Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
 Le nom de parricide, ou de libérateur,
 César celui de prince, ou d'un usurpateur.
 Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
 Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie ;
 255 Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
 S'il les déteste morts, les adore vivants.
 Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
 Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au supplice,
 Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
 260 Mourant pour vous servir tout me semblera doux.
 Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
 Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;
 Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
 Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
 265 Regarde le malheur de Brute et de Cassie ;
 La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie ?
 Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands desseins ?
 Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
 Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
 270 Autant que de César la vie est odieuse ;
 Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
 Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
 Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie :
 Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
 275 Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
 Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix ;
 Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
 Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
 Mais quelle occasion mène Évandré vers nous ?

SCÈNE IV.
Cinna, Émilie, Évandre, Fulvie.

ÉVANDRE

280 Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandre ?

ÉVANDRE

Polyclète est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ;
285 Je vous en donne avis de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÉMILIE

Mander les chefs de l'entreprise !
Tous deux ! En même temps ! Vous êtes découverts.

CINNA

Espérons mieux, de grâce.

ÉMILIE

Ah ! Cinna ! Je te perds !
Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,
290 Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi, tous deux ! Et sitôt que le conseil est pris !

CINNA

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne ;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne,
295 Maxime est comme moi de ses plus confidents,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

ÉMILIE

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna ; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;
Et, puisque désormais tu ne peux me venger,
300 Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ;
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père ;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment ;
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA

305 Quoi ! Sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,

Et tout abandonner quand il faut tout oser !
Que feront nos amis, si vous êtes déçue ?

ÉMILIE

310 Mais que deviendras-tu, si l'entreprise est sue ?

CINNA

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas :
Vous la verrez, brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
315 Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
320 Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÉMILIE

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ;
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.
325 Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse,
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
330 Digne de notre amour, digne de ta naissance ;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne :
Ta mort emportera mon âme vers la tienne ;
335 Et mon cœur aussitôt, percé des mêmes coups...

CINNA

Ah ! Souffrez que tout mort je vive encore en vous ;
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre ; aucun de nos amis
340 Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis ;
Et, leur parlant tantôt des misères romaines,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahît les secrets ;
345 Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE

Avec moins de frayeur, je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien :
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
350 N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiens ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

**Auguste, Cinna, Maxime, troupe de
courtisans.**

AUGUSTE

355 Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang,
360 Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
365 L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
370 Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession, j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
375 Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
Le grand César mon père en a joui de même :
D'un oeil si différent tous deux l'ont regardé,
380 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat.
385 Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur ;

Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
 390 N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
 Et par où l'un périt, un autre est conservé.
 Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
 Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
 395 Pour résoudre ce point avec eux débattu,
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
 Ne considérez point cette grandeur suprême,
 Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
 400 Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
 Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
 Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ;
 Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
 Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA

405 Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
 Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
 De combattre un avis où vous semblez pencher :
 Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
 410 Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
 Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
 Jusques à condamner toutes vos actions.
 On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
 On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
 415 Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
 Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
 N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
 A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;
 Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
 420 Que vous avez changé la forme de l'État.
 Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre
 Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;
 Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
 Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;
 425 Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
 Gouvernant justement, ils s'en font justes princes :
 C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
 Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
 Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
 430 César fut un tyran, et son trépas fut juste,
 Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
 Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
 N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées ;
 Un plus puissant démon veille sur vos années :
 435 On a dix fois sur vous attenté sans effet,
 Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
 On entreprend assez, mais aucun n'exécute ;
 Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
 Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
 440 Il est beau de mourir maître de l'univers.
 C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime
 Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
 L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
 445 Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
 Il a fait de l'État une juste conquête ;
 Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
 Le fardeau que sa main est lasse de porter,
 Qu'il accuse par là César de tyrannie,
 450 Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
 Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien.
 Chacun en liberté peut disposer du sien ;
 Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire :
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
 455 Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
 Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
 Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
 Et faites hautement connaître enfin à tous
 460 Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
 Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
 Et Cinna vous impute à crime capital
 La libéralité vers le pays natal !
 465 Il appelle remords l'amour de la patrie !
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
 Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
 Si de ses pleins effets l'infamie est le prix !
 Je veux bien avouer qu'une action si belle
 470 Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
 Mais commet-on un crime indigne de pardon,
 Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?
 Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :
 Votre gloire redouble à mépriser l'empire
 475 Et vous serez fameux chez la postérité,
 Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
 Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
 480 Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
 Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,
 Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
 On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
 Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
 485 Ils passent pour tyran quiconque s'y fait maître,
 Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître ;
 Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
 Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :
 490 On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
 Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
 Et que ce mouvement qui vous vient agiter
 N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
 495 Ne vous exposez plus à ces fameux revers :
 Il est beau de mourir maître de l'univers ;

Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
500 C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
505 Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte :
510 La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
515 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit ;
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
520 Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des États, c'est l'État populaire.

AUGUSTE

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait suçent tous ses enfants,
525 Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
530 Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?
535 J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États ;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
540 Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Persans veulent des souverains ;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

Parthes : Peuple dont le nom veut dire bannis en langue Scythe, et qu'on suppose composé d'exilés de la Scythie. (...) Les Parthes étaient renommés comme cavaliers et comme archers. [B]

CINNA

545 Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie ;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;
550 Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées ;
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
555 Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME

Les changements d'État que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA

560 C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA

565 Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,
570 D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
575 Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
580 Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ;
César, de mon aïeul ; Marc-Antoine, de vous :
585 Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
 590 En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
 Si vous aimez encore à la favoriser,
 Otez-lui les moyens de se plus diviser.
 Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
 N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
 595 Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
 S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
 Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
 Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
 Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
 600 Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?
 Vous la replongerez, en quittant cet empire,
 Dans les maux dont à peine encore elle respire,
 Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
 Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
 605 Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ;
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
 Considérez le prix que vous avez coûté ;
 Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté ;
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée ;
 610 Mais une juste peur tient son âme effrayée :
 Si, jaloux de son heur, et las de commander,
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
 615 Si ce funeste don la met au désespoir,
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
 Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
 Sous qui son vrai bonheur commence de naître ;
 Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
 620 Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
 Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ;
 Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
 Je consens à me perdre afin de la sauver.
 625 Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
 Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
 Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
 Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
 630 Regarde seulement l'État et ma personne :
 Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
 Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
 Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile ;
 Allez donner mes lois à ce terroir fertile ;
 635 Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
 Et que je répondrai de ce que vous ferez.
 Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie ;
 Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
 Et que si nos malheurs et la nécessité
 640 M'ont fait traiter son père avec sévérité,
 Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
 Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
 Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner ;
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;

645 De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCÈNE II.

Cinna, Maxime.

MAXIME

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

CINNA

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA

650 Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME

Je veux voir Rome libre.

CINNA

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
655 Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête !
C'est trop semer d'appas, et c'est trop inviter
660 Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé

MAXIME

665 Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé :
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA

670 La faute de Cassie, et ses terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduisons avec plus de prudence ;
675 Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine ;
Employer la douceur à cette guérison,
680 C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA

On en sort lâchement si la vertu n'agit.

MAXIME

685 Jamais la liberté ne cesse d'être aimable ;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
690 Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME

Donc pour vous Émilie est un objet de haine ?

CINNA

La recevoir de lui me serait une gêne ;
695 Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort
700 Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire,
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père ?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA

705 Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confiance :
Sortons ; qu'en sûreté j'examine avec vous,
Pour en venir à bout, les moyens les plus doux.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Maxime, Euphorbe.

MAXIME

Lui-même il m'a tout dit : leur flamme est mutuelle ;
710 Il adore Émilie, il est adoré d'elle ;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer,
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :
715 La ligue se romprait, s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME

Ils servent à l'envi la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome,
Et moi, par un malheur qui n'eût jamais d'égal,
720 Je pense servir Rome, et je sers mon rival !

EUPHORBE

Vous êtes son rival ?

MAXIME

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse ;
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter :
725 Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève ;
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève ;
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE

730 L'issue en est aisée ; agissez pour vous-même ;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal ;
Gagnez une maîtresse, accusant un rival.
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,

Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME

735 Quoi ! Trahir mon ami !

EUPHORBE

L'amour rend tout permis ;
Un véritable amant ne connaît point d'amis,
Et même avec justice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME

740 C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE

Contre un si noir dessein tout devient légitime ;
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
745 L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;
Le sien, et non la gloire anime son courage.
Il aimerait César, s'il n'était amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme ?
750 Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
755 Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
A tous nos conjurés l'avis serait funeste,
Et par là, nous verrions indignement trahis
760 Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable ;
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux ;
765 En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME

770 Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Émilie :
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne ;
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,
775 Et ne fais point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense ?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr ;
780 Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir !

EUPHORBE

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME

785 Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE

790 Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,
Que pour les surmonter il faudrait des miracles ;
J'espère, toutefois, qu'à force d'y rêver...

MAXIME

Éloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver :
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCÈNE II. Cinna, Maxime.

MAXIME

795 Vous me semblez pensif.

CINNA

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

CINNA

Émilie et César, l'un et l'autre me gêne :
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
800 Et s'en fit plus aimer, ou m'aimât un peu moins ;
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme !
Je sens au fond du cœur mille remords cuisants
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ;
805 Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous moments me tue.
Il me semble surtout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir et me dire :
810 « Cinna, par vos conseils, je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
Ah ! Plutôt... Mais, hélas ! J'idolâtre Émilie ;
Un serment exécration à sa haine me lie ;
815 L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux ;
Je deviens sacrilège, ou je suis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME

820 Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;
Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne sentiez au cœur ni remords, ni reproche.

CINNA

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
825 L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée ;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
830 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir

Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

MAXIME

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude,
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
835 Et fut contre un tyran d'autant plus animé
Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitiez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause,
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
840 Le bonheur renaissant de notre liberté.
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
845 N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
Mais entendez crier Rome à votre côté :
« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
850 Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime. »

CINNA

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ;
855 Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie :
Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
860 Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre faiblesse ;
L'entretien des amants veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret.

SCÈNE III.

CINNA

865 Donne un plus digne nom au glorieux empire
 Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
 Et que l'honneur oppose au coup précipité
 De mon ingratitude et de ma lâcheté ;
 Mais plutôt continue à le nommer faiblesse,
 870 Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,
 Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
 Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher.
 En ces extrémités quel conseil dois-je prendre ?
 De quel côté pencher ? À quel parti me rendre ?
 875 Qu'une âme généreuse a de peine à faillir !
 Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
 Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
 La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
 N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
 880 S'il les faut acquérir par une trahison,
 S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
 Qui du peu que je suis fait une telle estime,
 Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
 Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
 885 Ô coup ! Ô trahison trop indigne d'un homme !
 Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome !
 Périssent mon amour, périssent mon espoir,
 Plutôt que de ma main parte un crime si noir !
 Quoi ! Ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
 890 Et qu'au prix de son sang ma passion achète ?
 Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner ?
 Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner ?
 Mais je dépends de vous, ô serment téméraire !
 Ô haine d'Émilie ! Ô souvenir d'un père !
 895 Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
 Et je ne puis plus rien que par votre congé :
 C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;
 C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grâce ;
 Vos seules volontés président à son sort,
 900 Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
 Ô dieux, qui comme vous la rendez adorable,
 Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ;
 Et, puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
 Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir.
 905 Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCÈNE IV.
Émilie, Cinna, Fulvie.

ÉMILIE

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine ;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi
910 Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA

Le désavouerez-vous ? Et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÉMILIE

L'effet est en ta main.

CINNA

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre :
915 Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA

Vous pouvez toutefois... ô ciel ! L'osé-je dire ?

ÉMILIE

Que puis-je ? Et que crains-tu ?

CINNA

Je tremble, je soupire,
Et vois que si nos cœurs avaient mêmes désirs,
920 Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire ;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÉMILIE

C'est trop me gêner, parle.

CINNA

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
925 Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur !
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :
930 En me rendant heureux vous me rendez infâme ;

Cette bonté d'Auguste...

ÉMILIE

Il suffit, je t'entends,
 Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :
 Les faveurs du tyran emportent tes promesses ;
 Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses ;
 935 Et ton esprit crédule ose s'imaginer
 Qu'Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner ;
 Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne,
 Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :
 Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
 940 Mettre un roi hors du trône, et donner ses États,
 De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
 Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
 Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

CINNA

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
 945 Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure :
 La pitié que je sens ne me rend point parjure ;
 J'obéis sans réserve à tous vos sentiments,
 Et prends vos intérêts par-delà mes serments.
 J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,
 950 Vous laisser échapper cette illustre victime.
 César se dépouillant du pouvoir souverain
 Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein !
 La conjuration s'en allait dissipée,
 Vos desseins avortés, votre haine trompée ;
 955 Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
 Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMILIE

Pour me l'immoler, traître ! Et tu veux que moi-même,
 Je retienne ta main ! Qu'il vive, et que je l'aime !
 Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
 960 Et le prix du conseil qui le force à régner !

CINNA

Ne me condamnez point quand je vous ai servie ;
 Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
 Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
 Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour.
 965 Avec les premiers vœux de mon obéissance
 Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,
 Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
 Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
 Une âme généreuse, et que la vertu guide,
 970 Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ;
 Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
 Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
 La perfidie est noble envers la tyrannie ;
 975 Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,

Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA

Un cœur vraiment romain...

ÉMILIE

Ose tout pour ravir
980 Une odieuse vie à qui le fait servir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour appui tels esclaves que nous ;
985 Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes ;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
990 Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine ;
995 Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;
1000 Et prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

CINNA

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;
1005 Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chute ;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;
Le coup dont on les tue est longtemps à saigner ;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
1010 De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie ;
 Abandonne ton âme à son lâche génie ;
 1015 Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
 Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
 Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
 Je saurai bien venger mon pays et mon père.
 J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
 1020 Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ;
 C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
 M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
 Seule contre un tyran, en le faisant périr,
 Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
 1025 Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
 Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
 J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
 Et te donner moyen d'être digne de moi.
 Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
 1030 Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
 Et si d'un faux-semblant mon esprit abusé
 A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
 Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
 Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
 1035 Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
 S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
 Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
 Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne :
 Mes jours avec les siens se vont précipiter,
 1040 Puisque ta lâcheté n'ose me mériter,
 Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
 De ma seule vertu mourir accompagnée
 Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
 "N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait.
 1045 Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
 Où la gloire me suit qui t'était destinée :
 Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
 Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu."

CINNA

Eh bien ! Vous le voulez, il faut vous satisfaire,
 1050 Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
 Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
 Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
 S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
 Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;
 1055 Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
 Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
 Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
 Vous me faites haïr ce que mon âme adore ;
 Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
 1060 Exposer tout le mien et mille et mille fois :
 Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ;
 Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée,
 Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
 A mon crime forcé joindra mon châtement,
 1065 Et par cette action dans l'autre confondue,
 Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
 Adieu.

SCÈNE V.
Émilie, Fulvie.

FULVIE

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÉMILIE

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :
1070 Vous en pleurez !

ÉMILIE

Hélas ! Cours après lui, Fulvie,
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;
Dis-lui...

FULVIE

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÉMILIE

Ah ! C'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE

1075 Et quoi donc ?

ÉMILIE

Qu'il achève, et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Auguste, Euphorbe, Polyclète, gardes.

AUGUSTE

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
1080 Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE

Quoi ! Mes plus chers amis ! Quoi ! Cinna ! Quoi ! Maxime !
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
À qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois !
1085 Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;
Mais Cinna !

EUPHORBE

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
1090 Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords,
Et malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE

1095 Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !
Ô le plus déloyal que la terre ait produit !
Ô trahison conçue au sein d'une furie !
Ô trop sensible coup d'une main si chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

Il lui parle à l'oreille.

POLYCLETE

1100 Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE

Qu'Eraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.

Polyclète rentre.

EUPHORBE

Il l'a trop jugé grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pu revenir,
1105 Que, les yeux égarés, et le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit ;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
1110 Il ajoute : "Dis-lui que je me fais justice,
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité."
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité ;
Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE

1115 Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface :
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
1120 De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE II.

AUGUSTE

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
 Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
 Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
 Si donnant des sujets il ôte les amis,
 1125 Si tel est le destin des grandeurs souveraines
 Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
 Et si votre rigueur les condamne à chérir
 Ceux que vous animez à les faire périr.
 Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.
 1130 Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
 Quoi ! Tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
 Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
 De combien ont rougi les champs de Macédoine,
 Combien en a versé la défaite d'Antoine,
 1135 Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
 Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants.
 Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
 De tes proscriptions les sanglantes images,
 Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
 1140 Au sein de ton tuteur enfonças le couteau :
 Et puis ose accuser le destin d'injustice
 Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
 Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
 Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
 1145 Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
 Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
 Rends un sang infidèle à l'infidélité,
 Et souffre des ingrats après l'avoir été.
 Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
 1150 Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne,
 Toi, dont la trahison me force à retenir
 Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
 Me traite en criminel, et fait seul mon crime,
 Relève pour l'abattre un trône illégitime,
 1155 Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
 S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat ?
 Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
 Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
 Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
 1160 Qui pardonne aisément invite à l'offenser ;
 Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
 Mais quoi ! Toujours du sang, et toujours des supplices !
 Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter ;
 Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.
 1165 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
 Une tête coupée en fait renaître mille,
 Et le sang répandu de mille conjurés
 Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
 Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute ;
 1170 Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
 Meurs ; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,

Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse ;
1175 Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
1180 Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contentant ses désirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :
1185 Mais jouissons plutôt nous-mêmes de sa peine ;
Et si Rome nous hait triomphons de sa haine.
Ô Romains ! Ô vengeance ! Ô pouvoir absolu !
Ô rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
1190 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

SCÈNE III.

Auguste, Livie.

AUGUSTE

Madame, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
1195 Cinna, Cinna, le traître...

LIVIE

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE

Hélas ! De quel conseil est capable mon âme ?

LIVIE

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
1200 Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit ;
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
Salvidien à bas a soulevé Lépide ;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi :
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
1205 N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
1210 Essayez sur Cinna ce que peut la clémence ;
Faites son châtement de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion :
Sa peine peut aigrir une ville animée,

1215 Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ;
1220 Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise :
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton État, après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris :
1225 Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre ;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE

1230 Assez et trop longtemps son exemple vous flatte ;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate :
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne serait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE

Eh bien ! S'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
1235 Après un long orage il faut trouver un port ;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE

Quoi ! Vous voulez quitter le fruit de tant de peines ?

AUGUSTE

Quoi ! Vous voulez garder l'objet de tant de haines ?

LIVIE

1240 Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE

Régner et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE

1245 Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme ;
Vous me tenez parole, et c'en sont là, madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus ;
Je sais leur divers ordre, et de quelle nature

1250 Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture :
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'État,
Une offense qu'on fait à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE

1255 Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu : nous perdons temps.

LIVIE

1260 Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point,
Je ne vous quitte point,

AUGUSTE

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune.

LIVIE

J'aime votre personne, et non votre fortune.

Elle est seule.

1265 Il m'échappe : suivons, et forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

SCÈNE IV.

Émilie, Fulvie.

ÉMILIE

D'où me vient cette joie, et que mal à propos
 Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !
 César mande Cinna sans me donner d'alarmes !
 1270 Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes :
 Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
 Que tout doit succéder à mon contentement !
 Ai-je bien entendu ? Me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,
 1275 Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
 Faire un second effort contre votre courroux ;
 Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,
 Des volontés d'Auguste ordinaire interprète
 Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
 1280 Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
 Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;
 Chacun diversement soupçonne quelque chose ;
 Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui,
 Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
 1285 Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,
 C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
 Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
 Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
 On lui veut imputer un désespoir funeste ;
 1290 On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

ÉMILIE

Que de sujets de craindre et de désespérer,
 Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !
 À chaque occasion le ciel y fait descendre
 Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre :
 1295 Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler,
 Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
 Je vous entends, grands dieux ! Vos bontés que j'adore
 Ne peuvent consentir que je me déshonore ;
 Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
 1300 Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
 Vous voulez que je meure avec ce grand courage
 Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ;
 Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
 Et dans la même assiette où vous me retenez.
 1305 Ô liberté de Rome ! Ô mânes de mon père !
 J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :
 Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
 Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
 Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre ;
 1310 N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,
 Mais si fumante encor d'un généreux courroux,

Assiette : Fig. État, disposition de l'esprit. Garder son assiette. Quand l'esprit est dans son assiette. Faire sortir l'âme de son assiette. [L]

Par un trépas si noble et si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

SCÈNE V.
Maxime, Émilie, Fulvie.

ÉMILIE

1315 Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort !

MAXIME

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport ;
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME

1320 C'est de voir que César sait tout votre secret ;
En vain il le dénie et le veut méconnaître,
Évandre a tout conté pour excuser son maître,
Et par ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÉMILIE

1325 Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter ;
Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME

Il vous attend chez moi.

ÉMILIE

Chez vous !

MAXIME

1330 C'est vous surprendre :
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous :
C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive ;
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÉMILIE

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis ?

MAXIME

1335 En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Émilie, et conservons le jour
Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre ;
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
1340 Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
Ô dieux ! Que de faiblesse en une âme si forte !
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat !
1345 Rappelez, rappelez cette vertu sublime,
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime :
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,
1350 Aimez en cet ami l'objet de votre flamme ;
Avec la même ardeur il saura vous chérir,
Que...

ÉMILIE

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !
Tu prétends un peu trop ; mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;
1355 Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ;
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
1360 Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
Apprends, apprends de moi quel en est le devoir,
Et donne m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME

1365 Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÉMILIE

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

MAXIME

Cet amour en naissant est toutefois extrême ;
1370 C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime.
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÉMILIE

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée :
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée ;
1375 Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME

Quoi ? Vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÉMILIE

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die ;
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
1380 Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :
Les dieux seraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi, tes amours sont ici superflus.

MAXIME

Ah ! Vous m'en dites trop.

ÉMILIE

J'en présume encor plus.
1385 Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ;
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu'un esclave...

ÉMILIE

1390 Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VI.

MAXIME

Désespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime ? Et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?
1395 Aucune illusion ne te doit plus flatter :
Émilie en mourant va tout faire éclater ;
Sur un même échafaud la perte de sa vie
Étalera sa gloire et ton ignominie
Et sa mort va laisser à la postérité
1400 L'infâme souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés,
1405 Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils ;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils ?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme ;
1410 Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme ;

La tienne, encor servile, avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de générosité :
Tu m'as fait relever une injuste puissance ;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance ;
1415 Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire ;
Mais les dieux permettront à mes ressentiments
1420 De te sacrifier aux yeux des deux amants,
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras, justement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Auguste, Cinna.

AUGUSTE

1425 Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
1430 À ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
1435 Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
1440 T'avait mis contre moi les armes à la main ;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
1445 Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie ;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens :
Je te restituai d'abord ton patrimoine ;
1450 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion ;
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
1455 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,

A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
 1460 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
 Après tant de faveur montrer un peu de haine,
 Je te donnai sa place en ce triste accident,
 Et te fis, après lui, mon plus cher confident ;
 1465 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis ;
 Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,
 1470 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
 Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
 Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
 1475 Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA

Moi, seigneur ! Moi, que j'eusse une âme si traîtresse !
 Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse :
 Sieds toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
 1480 Tu te justifieras après, si tu le peux.
 Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
 Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
 Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
 1485 La moitié de tes gens doit occuper la porte,
 L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
 Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
 Procule, Glabion, Virginian, Rutilé,
 1490 Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
 Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
 1495 Et qui, désespérant de les plus éviter,
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
 Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
 Plus par confusion que par obéissance.
 Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
 1500 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
 Son salut désormais dépend d'un souverain,
 Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
 1505 Et si sa liberté te faisait entreprendre,
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
 Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.

Quel était donc ton but ? D'y régner en ma place ?
 1510 D'un étrange malheur son destin le menace,
 Si pour monter au trône et lui donner la loi
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
 Si jusques à ce point son sort est déplorable,
 Que tu sois après moi le plus considérable,
 1515 Et que ce grand fardeau de l'empire romain
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
 Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
 1520 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;
 Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
 Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
 1525 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;
 Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne :
 1530 Tu n'as crédit ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne ;
 Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;
 1535 Mais oses-tu penser que les Serviliens,
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
 Des héros de leur sang sont les vives images,
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
 1540 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu régnes sur eux ?
 Parle, parle, il est temps.

CINNA

Je demeure stupide ;
 Non que votre colère ou la mort m'intimide :
 Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
 1545 Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée :
 Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.
 Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
 Par la mort de César étaient trop peu vengés ;
 C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :
 1550 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
 N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
 D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs.
 Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire ;
 Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire :
 1555 Vous devez un exemple à la postérité,
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
 Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.
 1560 Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout,

Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II.

Auguste, Livie, Cinna, Émilie, Fulvie.

LIVIE

Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;
Votre Émilie en est, seigneur, et la voici.

CINNA

C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE

Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE

1565 Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE

Quoi ? L'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui ?
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
1570 Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements ;
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,
Et ce sont des secrets de plus de quatre années ;
1575 Mais, quoique je l'aimasse et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :
1580 Le ciel rompt le succès que je m'étais promis,
Et je vous viens, seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime :
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
1585 Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie,
1590 Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique et l'autre est parricide.

1595 Ô ma fille ! Est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
1600 Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler
À son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE

1605 C'en est trop, Émilie ; arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave et non de l'empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
1610 Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :
1615 Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez donc, seigneur, ces criminels appas
1620 Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ;
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA

1625 Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore !
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer ;
A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,
1630 Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible ;
Je parlai de son père et de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
Je l'attaquai par là, par là je pris son âme ;
1635 Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait :
Elle n'a conspiré que par mon artifice ;

J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE

1640 Cinna, qu'oses-tu dire ? Est-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE

1645 Eh bien ! Prends-en ta part, et me laisse la mienne ;
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :
La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
Tout doit être commun entre de vrais amants.
Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines ;
1650 Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines ;
De nos parents perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment ;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ;
Nos esprits généreux ensemble le formèrent ;
1655 Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide :
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :
1660 Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez ;
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III.

**Auguste, Livie, Cinna, Maxime, Émilie,
Fulvie.**

AUGUSTE

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.
1665 Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir ;
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME

1670 De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :
Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon âme ;
Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame ;
1675 Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :
Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensais la résoudre à cet enlèvement
1680 Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;
Mais au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces,
Elle a lu dans mon cœur ; vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus.
1685 Vous voyez le succès de mon lâche artifice.
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice,
Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
1690 Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître ;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel ! Et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
1695 Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers ;
Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. Ô siècles, ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire !
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
1700 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :

Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et, malgré la fureur de ton lâche destin,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
1705 Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
1710 Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE

1715 Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés ;
Je connais mon forfait qui me semblait justice ;
Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice)
Je sens naître en mon âme un repentir puissant,
1720 Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;
Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même :
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
1725 Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle ;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
1730 Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
Ô vertu sans exemple ! Ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

AUGUSTE

Cesse d'en retarder un oubli magnanime ;
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
1735 Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents, et me rend mes amis.

À Maxime.

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ;
1740 Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME

Je n'en murmure point, il a trop de justice ;
Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA

- 1745 Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées,
1750 Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous !

LIVIE

- Ce n'est pas tout, seigneur ; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon âme.
1755 Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On portera le joug désormais sans se plaindre ;
Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
1760 Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ;
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie ;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
1765 Rome, avec une joie et sensible et profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde ;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner :
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
1770 Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels ;
Et la postérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE

- 1775 J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer :
Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
Et que vos conjurés entendent publier
1780 Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier.

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Il est permis à notre amé et féal PIERRE CORNEILLE, notre Conseiller et Avocat Général à la Table de marbre des Eaux et Forêts de Rouen, de faire imprimer une tragédie de sa composition intitulée CINNA? ou la Clémence d'Auguste, durant le temps de vingt ans, à compter du jour que ladite pièce sera achevée d'imprimer. Et défenses sont faites à tous les imprimeurs et Libraires d'en imprimer, vendre et débiter d'autre impression que celle qu'aura fait faire ledit CORNEILLE, ou ses ayant cause, sur peine de quinze cent livres d'amende, confiscation des exemplaires, et de tous dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est porté par les lettres de Privilège. Donné à Fontainebleau le premier août 1642. Signé CLIER. Et scellé du grand sceau de cire jaune.

Et le dit CORNEILLE a cédé et transporté tous les droits dudit privilège par lui obtenu du présent livre à TOUSSAINT QUINET Marchand Libraire, pour jouir du contenu en icelui, ainsi qu'il a été accordé entre eux.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 18 janvier 1643

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].